

Bribes

C'était une matinée ordinaire, belle et ensoleillée. J'étais assise à l'ombre d'un manguiers, goûtant avec délice ma félicité d'être là, et pas ailleurs. Ce café saint-paulois était incroyablement paisible, doté d'une cour joliment arborée. Il bénéficiait en outre d'un calme presqu'insolent, alors que la ville et son brouhaha habituel ne se trouvait qu'à quelques dizaines de mètres.

Je sirotais mon café fraîchement torréfié. Bonheur... Cette odeur caractéristique qui me rappelait ma mémé en train de griller les grains de café à la poêle. Me voilà redevenue enfant, les yeux écarquillés et les sens comblés par cette fragrance d'antan.

Ma bulle éclata soudain : à la table d'à côté venait de s'installer deux jeunes femmes, qui venaient de commander du « thé maison ». Lorsque le serveur vient leur apporter leur plateau, malgré moi, une sensation de dégoût m'envahit. La vision de ces récipients laissant apparaître un liquide jaunâtre me donna presque la nausée. Quasi simultanément, un autre fragment de mon enfance me remonta brusquement en mémoire.

Je dois avoir six ou sept ans. C'est mon premier voyage. De cette première fois en découlent d'autres, inhérentes : la première fois que je prends l'avion, la première fois que je pars pour plusieurs jours avec toute ma famille (sœur, frères et parents), ...

L'excitation du départ, l'appréhension, aussi. Les préparatifs, le réveil alors que la nuit nous entoure encore ; l'impression, déjà, de vivre une aventure au goût d'inédit. Je suis toujours sur mon île, et pourtant je suis ailleurs, loin. Partie de mon sud natal, je me dirige vers le nord, autant dire : la lune, le cosmos. Je vole, tout est subitement nouveau, plus haut, plus grand, plus tout. Magnifique candeur de l'enfance...

Les quelques craintes que je pouvais avoir se volatilisent dans la ronde étourdissante que je suis en train de vivre. Je suis grisée, fascinée. L'enregistrement des bagages, la vérification des billets, des papiers, des médicaments (la quinine ! Avait-on bien pris la quinine ?), l'attente en salle d'embarquement. Et puis, enfin, la descente sur le tarmac, la montée à bord de l'avion.

De ce vol, je ne retiens, finalement, que les turbulences. Le décollage avait été un moment exaltant, mais, très vite, une moue d'enfant capricieuse avait gagné mes lèvres : je me rendais compte qu'il n'y avait rien d'autre à voir que des nuages, et rien ne ressemble plus à un nuage qu'un autre nuage !

Quelques noms qui me ronflent toujours aux oreilles : le Palais de la Reine, l'hôtel Hilton, dans la capitale. Puis vient le départ pour Nosy Be. Quand ? Comment ? Trou noir.

Et le séjour se passe. Il me reste quelques bribes des moments passés sur cette île superbe. Le bungalow, une sortie en bateau, des odeurs, des saveurs nouvelles. Dans ma tête d'enfant, c'est un rêve que je vis.

Et puis arrive cet épisode au restaurant. Quel restaurant ? Je serais bien incapable de le nommer, encore moins de le situer : était-il en bord de mer, au creux d'une forêt, au milieu d'un zoo ou en flanc de montagne ? Était-il spacieux, luxueux ? Tout ce dont je me rappelle, en revanche, c'est le cocon qu'il formait autour de moi, la musique qui passait alors (« Malaika », de Boney M) et qui me berçait.

Nul souvenir non plus de ce repas. Jusqu'à cette petite boisson chaude proposée à la fin. Je me saisis précautionneusement de la petite coupe qu'on a posée devant moi et, minutieusement, solennellement, j'avale la boisson citronnée jusqu'à la dernière goutte.

Ce dont je me souviens ensuite, ce sont les rires qui se sont alors élevés à la vision de ce que j'étais en train de faire, innocemment : boire le rince-doigts.

Et voilà comment une bulle agréable, hors du temps, avait éclaté brusquement, et dégénéré en un moment de gêne et de honte. Plus tard, je n'eus pas besoin du divan d'un psy pour comprendre mon irréversible aversion pour les infusions, boissons chaudes et autres pisse-mémés que pouvait offrir ce monde.

Stéphanie RIVIERE.